

Enfin il y avait deux hommes à la villa, plus un superbe chien bouledogue qui avait été investi des fonctions de garde nuit de la propriété.

Le lendemain de sa visite à M. Chevriot, à dix heures du matin, le coupé de Mme Joubert s'arrêta devant la villa Clavière.

La mère d'Edmond mit pied à terre et, avant qu'elle eût sonné, le dogue donna de la voix, annonçant ainsi une visite.

Louise vint ouvrir et ne put retenir une exclamation de surprise en reconnaissant Mme Joubert.

Elle fit entrer la visiteuse dans le petit salon, s'éloigna, et un instant après, Mme Clavière parut, toujours vêtue avec la même simplicité, mais plus que jamais rayonnante de beauté et parée de toutes les grâces de la jeunesse.

— Chère madame, dit-elle, tendant ses deux mains à Mme Joubert et accompagnant ses paroles d'un délicieux sourire, vous me causez une bien agréable surprise.

— Mon cœur, madame, plus encore que ma voix, vous remercie d'un si gracieux accueil.

Elles s'assirent.

— Est-ce que déjà, vous venez vous installer à la campagne ? demanda Mme Clavière.

— Oh ! non, pas encore. Mais nous aimons beaucoup Vaucresson, mon fils et moi, et si rien ne vient contrarier nos projets, nous ne resterons plus que quelques jours à Paris.

— Alors vous êtes venue pour donner des ordres concernant votre prochaine arrivée ; je vous remercie de ne pas m'avoir oubliée.

— Nous ne vous oublions pas, madame, nous pensons beaucoup, constamment à vous, au contraire.

— Vous me rendez confuse, balbutia la jeune femme.

— C'est uniquement pour avoir un entretien avec vous que je suis venue aujourd'hui à Vaucresson.

— Ah ! fit Mme Clavière étonnée.

— A cet entretien, continua Mme Joubert, plusieurs choses sont attachées : c'est mon repos, je dis plus, c'est mon bonheur et celui de mon fils qui en peuvent sortir, ou bien ce sera une grande douleur, le désespoir.

— Mon Dieu, madame, je ne comprends pas, prononça la jeune femme d'une voix tremblante.

— Madame Clavière, mon fils vous aime.

— Madame ! fit la jeune femme devenant très pâle.

— Mon fils vous aime ; sans vous, il ne peut plus être heureux.

— Oh !

— Madame Clavière, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour Edmond Joubert.

Marie, comme accablée, avait laissé tomber sa tête sur son sein.

— Vous êtes mère, reprit Mme Joubert, vous savez quelles tortures il y a dans le cœur d'une mère qui voit souffrir son enfant ; mon fils est malheureux, si vous le repoussez, son existence est brisée ; c'est une mère qui vous supplie, ayez pitié de mon fils !

Mme Clavière se redressa brusquement.

— Ainsi, s'écria-t-elle avec une amertume profonde, c'est ma beauté, toujours ma fatale beauté... Et pourtant, continua-t-elle en se tordant les bras, je ne peux pas me défigurer, me rendre laide, repoussante.

— Madame, dit la mère d'Edmond d'une voix oppressée, votre beauté sans doute, a attiré les regards de mon fils ; mais croyez-le, oh ! croyez-le bien, ce qu'il aime en vous ce sont les admirables qualités de votre cœur.

— Ah ! mes qualités !... Mais, madame, M. Joubert me connaît à peine.

— Il vous connaît assez pour avoir pu vous apprécier, et depuis bientôt deux ans qu'il vous aime...

— Non, vous dis-je, non, interrompit la jeune femme, vous et votre fils ne me connaissez pas ! Ce que je suis, vous ne le savez pas exactement ; ce que j'ai été, vous l'ignorez !

— Vous vous trompez ; vous n'avez rien à nous apprendre, nous savons tout.

— Tout ?

— Et ce que nous avons appris, nous voulons l'oublier, nous ne voulons pas le savoir.

— Ainsi, répliqua la jeune femme, mon passé vous est connu !

— Je vous demande pardon d'avoir voulu le connaître, madame ; il s'agissait du bonheur de mon fils, de son avenir.

— Vous n'avez rien à vous faire pardonner, madame ; je comprends tous les devoirs d'une mère et je vous approuve. Enfin vous connaissez mon passé, et malgré tout, M. Edmond Joubert voudrait me prendre pour femme et c'est vous, sa mère, qui venez me demander de l'épouser !

— C'est que... je suis femme ! répondit simplement Mme Joubert.

Que de choses dans ces trois mots !

L'ancienne fiancée du comte de Rosamont regarda fixement Mme Joubert.

Deux larmes roulaient dans ses yeux.

La mère d'Edmond reprit :

— Vous êtes sans famille ; dans M. le docteur Chevriot, que j'ai vu hier et qui est instruit de ma démarche, vous avez retrouvé un père et vous n'avez plus qu'à retrouver une mère ; soyez l'épouse aimée d'Edmond Joubert, soyez ma fille ! Oh ! mon fils ne sera pas seul à tout faire pour vous rendre heureuse et vous faire oublier complètement vos souffrances d'autrefois, je serai avec lui et la tâche nous sera facile ; je vous aimerai, je vous chérirai !... Et votre petit André, que vous adorez, nous l'adorerons ; il sera notre enfant, notre fils à tous les trois et, avec vous, la joie de notre maison.

Oh ! n'ayez aucune inquiétude au sujet de ce cher petit ; si vous aviez d'autres enfants, il y aurait égalité entre eux et André, leur aîné, c'est-à-dire que tous auraient les mêmes droits de par la volonté de mon fils et la mienne.

Il eut une question qui pourrait être réservée et que, cependant, je crois devoir aborder dès maintenant ; si désintéressée que vous soyez, elle ne saurait vous trouver absolument indifférente : il s'agit de notre fortune qui est d'environ trois millions.

Oh ! je sais que, attachée à votre existence modeste, préférant à tout le calme d'une vie revirée, vous faites peu de cas d'une grande fortune ; vous n'avez aucune ambition, mais si vous n'êtes pas ambitieuse pour vous, vous le serez un jour pour votre fils ; eh bien, cette fortune que nous vous offrons vous permettra, dans quelques années, de préparer à votre cher André un brillant avenir.

— Madame, répondit Marie d'une voix vibrante d'émotion, mon cœur est pénétré d'admiration et de reconnaissance ; mais sans le vouloir, vous me rendez bien malheureuse ; vous me faites éprouver une douleur que je ne connaissais pas encore.

— Mais... interrompit Mme Joubert,

— Je vous en prie, madame, laissez moi parler et écoutez-moi !

M. Edmond Joubert est honnête, généreux, loyal, et je n'ai pas à la cacher, il a toutes mes sympathies. Il a pu, disiez-vous tout à l'heure, apprécier mes qualités, j'ai su également apprécier les siennes ; il aime sa mère, il la vénère ! Bon fils, il sera un excellent mari, et je suis convaincue que l'épouse qu'il se donnera sera heureuse. Mais je ne puis être cette femme heureuse.

La physionomie de Mme Joubert prit subitement une expression douloureuse.

— Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix affaiblie.

— Je ne veux pas me marier.

— Oh ! mon Dieu !

— Je ne veux pas me marier, madame ; mais le voudrais-je et le pourrais-je, je ne me marierais pas. Je ne me marierais pas, parce que je ne pourrais pas donner à mon mari la tendresse qu'il aurait le droit d'exiger de sa femme, cet amour sans lequel aucune union ne peut-être heureuse, aucune union selon moi n'est possible.

Oui, il faut aimer celui qui associe son existence à la vôtre,